Réflexion féministe : la corde et le fakir

Autor(en): **Lempen, Silvia**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Femmes suisses et le Mouvement féministe : organe officiel des informations de l'Alliance de Sociétés Féminines Suisses**

Band (Jahr): **70 (1982)**

Heft [6-7]

PDF erstellt am: **20.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-276524

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

— joue un grand rôle dans le film ; il y a sans cesse parallèle entre le trappeur et Salvatore : le premier aime à la passion l'aventure et la vie, puisqu'il réussira à s'en sortir malgré ses membres gelés, le second aime à la passion son fils et Marie ; le trappeur lutte dans la neige (la vraie, pas celle des drogués !), le froid et la solitude ; Salvatore lutte aussi dans la solitude jusqu'au moment où... mais ne dévoilons pas tout le film..!

Autres clés du film

Il y a trois passions, me signale Jacqueline Veuve, celle du trappeur, celle de Salvatore, celle du Christ ; le grand-père de Salvatore est très croyant et l'on voit passer une procession. Les noms de Salvatore, Marie et Simon leur fils, n'ont pas été choisis au hasard, non plus que la couleur rouge, couleur de la passion, qui revient en taches à plusieurs reprises.

Un film à voir

Il y a au moins deux raisons d'aller voir ou revoir ce film : la première, tout intellectuelle, est qu'il pose admirablement un problème de société actuel ; la seconde est que Jacqueline Veuve qui souhaite depuis longtemps réaliser un film de fiction a réussi là une œuvre très émouvante et très convaincante qui marque une nouvelle étape de son art.

Dans ses films précédents, Jacqueline Veuve a montré qu'elle savait interroger les gens et qu'elle savait les regarder ou, ce qui revient au même, qu'elle savait diriger sa caméra : sensibilité à comprendre les gens, les choses, les problèmes qu'elle voulait nous montrer, sensibilité à nous les redonner par l'image. « J'ai envie, disait-elle en 1975 dans une interview, de passer à la fiction, à la fiction documentaire, parce que j'ai de plus en plus l'impression qu'en direct les gens ne vous disent jamais l'essentiel. »

L'essentiel, Jacqueline Veuve a su nous le donner, son film est plus vrai qu'un documentaire, et jamais plus nous ne penserons au problème de la solitude en prison sans voir Salvatore au moment où la porte de la cellule se ferme derrière lui pour la première fois.

Simone Chapuis

Réflexion féministe

La corde et le fakir

Le féminin conscient et participant : selon Rosiska Darcy de Oliveira, seul moyen de lutter contre la marginalisation.

Entre féministe et féminin, il n'y a pas eu, pendant longtemps, de rime possible. Le féminisme ne s'est-il pas voulu, en premier lieu, une irruption des femmes dans l'histoire, dans cette histoire dont leur féminité leur avait, siècle après siècle, interdit l'accès ? L'« éternel féminin » a toujours été, bien plus qu'une locution lyrique inoffensive, l'image de l'exclusion des femmes par rapport au temps qui fait l'humanité. C'est dans la crise de cette image que le féminisme a planté ses racines ; mais il est grand temps désormais que les femmes apprennent, dans le prolongement de la démarche féministe, à se réclamer d'un féminin qui bouge, d'un féminin « en mouvement ».

Rosiska Darcy de Oliveira, chargée d'enseignement en « Formation des femmes » à la Faculté de psychologie et des sciences de l'éducation de l'Université de Genève, préfère le mouvement du dialogue à la rigidité des théories. Comme elle l'a expliqué aux membres de l'Association vaudoise pour les droits de la femme, qui tenait son assemblée générale le samedi 24 avril à Vevey, son enseignement est avant tout une pratique éducative ouverte, visant non pas à imposer aux femmes une quelconque vérité, mais bien à les aider à se construire une personnalité nouvelle.

L'entreprise est difficile, dans un monde où les femmes sont désormais soumises à une double contrainte : s'intégrer le mieux possible à la société masculine dont elles ont enfin forcé la porte, et continuer, dans cette société même, à jouer un rôle déterminé par leur sexe. La difficulté de choisir entre deux statuts contradictoires, et l'impossibilité de les concilier, si ce n'est au prix de sacrifices parfois surhumains, engendrent une angoisse qui n'est que trop révélatrice des lacunes de l'organisation sociale qui est encore la nôtre ; une organisation sociale qui impose à tous ses membres la conformité à un modèle élaboré sans la participation de la majorité d'entre eux.

Ainsi, plaide Rosiska Darcy de Oliveira, les expériences vécues comme les échecs par les femmes en désarroi de ce dernier quart du XXe siècle sont en réalité les échecs d'une collectivité inapte à prendre en compte la plénitude de l'humain. C'est en ce sens qu'elle défend l'idée d'un « féminin conscient et participant » (c'était là le titre de sa conférence), soit de l'humanisation de la société par le biais de sa féminisation. C'est en ce sens aussi qu'elle parle des apports que le féminin peut fournir « à la vie, à la pensée et au langage de la société ». Dans l'état actuel des choses, les femmes sont obligées, dès lors qu'elles veulent se faire entendre dans les cercles politiques, économiques, universitaires, d'apprendre à parler un langage qui n'est pas le leur ; elles sont en quelque sorte acculées à un bilinguisme où la langue apprise devient la plus importante, alors que la langue maternelle passe au second plan.

La langue apprise est celle de l'efficacité, de la rationalité, de l'abstraction, de la vie publique ; la langue maternelle est celle de l'écoute attentive, de la tendresse, du concret, de l'intimité ; une langue où le rire et l'émotion ont d'autres résonances, où vibrent d'autres cordes, où la parole qui dit l'individuel prend le pas sur celle qui dit l'universel. Or, un parler véritablement humain ne peut se définir que par la rencontre de ces deux langues, de même que l'égalité, loin d'être une ressemblance, ne peut se définir que comme une convergence (étant entendu, et Rosiska Darcy n'a pas manqué de le préciser, que cette convergence passe par la reconnaissance, pour les femmes et pour les hommes, d'une égale dignité).

Toutes les femmes ressentent-elles vraiment le langage forgé par les hommes comme un langage d'emprunt, extérieur à leur identité profonde, et faut-il admettre que celles qui se reconnaissent ou croient se reconnaître dans certaines valeurs dites masculines ont de ce fait renié, plus ou moins inconsciemment, leur authenticité de femmes ? Rosiska Darcy n'a pas abordé ce problème, et la question ne lui a pas été explicitement posée. Il semble toutefois qu'en reconnaissant l'origine en grande partie historique de la diversité des langues, elle ne ferme pas la porte à l'idée d'une redistribution des valeurs entre les sexes où les connotations de masculinité et de féminité pourraient, à long terme, être transcendées.

Lutter contre notre marginalisation en revalorisant notre spécificité de femmes au lieu d'user nos énergies dans la douloureuse tentative d'effacer cette spécificité pour nous faire accepter ; surmonter le mépris de nous-mêmes que nous avons si profondément intériorisé ; assurer notre régénération en tant qu'individus à travers la responsabilisation de la société — le cheminement que Rosiska Darcy nous suggère est si long et si complexe, il requiert un changement si radical de nos modes de vie et de pensée , que beaucoup pourraient être tentées de se décourager.

Et pourtant, si les femmes se montrent capables de remettre en question le culte de l'efficacité calculatrice, ne seront-elles pas du même coup capables de démontrer la puissance de l'espérance et du courage ? Rosiska Darcy a raconté à son auditoire le mythe du fakir qui lance une corde en l'air et qui s'y accroche pour grimper ; et parce qu'il croit fermement qu'elle est arrimée quelque part, la corde tient.

L'accueil chaleureux réservé par les membres de l'AVDF à ces propos prouve en tout cas que beaucoup de féministes, non seulement ne sont pas prêtes à baisser les bras dans la poursuite de l'égalité, mais ressentent toujours plus fortement le besoin d'approfondir, par-delà les aspects formels, le contenu vivant de cette égalité.

Silvia Lempen